



Le compositeur Yvon Bourrel au piano

Entretien avec Yvon BOURREL

par Ludovic Florin

Je suis éternellement redevable à ma grand-mère, Suzanne Florin, de m'avoir fait découvrir, entre autres, les joies de la culture et de la musique en particulier. C'est en 1985, lors d'un concert donné par l'Orchestre National de Lille à la Maison de la Culture d'Amiens où elle m'avait entraîné, que mon amour pour l'art musical s'est fait jour. Quelque temps après, en septembre 1986, j'effectuai ma rentrée au lycée Louis Thuillier d'Amiens dans une classe à option Musique (6 heures par semaine). C'est à cette occasion que je fis la connaissance de Yvon Bourrel, mon professeur de musique. On sait combien un enseignement peut étouffer ou au contraire exalter la passion qui bouillonne dans le cerveau d'un adolescent. Je peux témoigner qu'Yvon Bourrel fut le plus merveilleux des professeurs, attisant l'engouement de ses élèves en nous transmettant

son feu sacré. Je lui dois la révélation de très nombreux musiciens, et de non moins nombreuses partitions, dont *L'Enfant et les sortilèges*, chef-d'œuvre qui resta à mon chevet au moins dix ans. Très discret, voire secret en ce qui le concerne, c'est de manière tout à fait fortuite que je découvris qu'il écrivait lui-même de la musique. En fouillant dans les vinyles de la bibliothèque du lycée, je tombai un jour sur l'enregistrement de sa *Sonate pour violoncelle et piano*. Il ne pouvait s'agir que du même homme puisque, au dos de la pochette, figurait une photo où l'on pouvait reconnaître, en un peu plus jeune, mon professeur. D'abord étonné par son langage musical, je fus rapidement conquis. Je considère toujours cette œuvre, à présent publiée chez Armiane, comme l'une de ses plus grandes réussites. J'ai, par la suite, assisté à une quantité importante de ses créations, notamment son *Neuvième quatuor*, son *Cantique des créatures*, ses *Six poèmes pour piano d'après de « landeys » de femmes pashtoumes* ou son *Concerto de chambre pour piano et huit instruments à vent* que j'eus l'honneur de créer en 1998. Dans le cadre de la série d'interviews réalisée pour notre association, il m'a semblé opportun, pour une double raison, de questionner Yvon Bourrel. Tout d'abord, et d'un point de vue strictement personnel, pour marquer les vingt années d'estime envers mon professeur ; ensuite et surtout pour permettre aux membres de notre association de mieux faire sa connaissance, en plus de l'approche que permet la partition offerte dans ce bulletin.

Ludovic Florin – Carrepuis, août 2007

Les Amis de la Musique Française (AMF) : Comment êtes-vous venu à la musique ?

Yvon Bourrel : Par ma mère, qui avait fait un peu de chant et de piano, et qui tenait à ce que ses enfants fassent de la musique. Si mon frère aîné s'est montré très réticent, par contre j'ai tout de suite été intéressé. Après un an d'initiation avec elle, je suis entré au Conservatoire de Cambrai, vers l'âge de onze ans. D'autre part, mon père nous emmenait parfois, mon frère et moi, au théâtre où j'ai pu découvrir le répertoire habituel des villes de province, des opérettes notamment, mais aussi *Carmen* ou *Werther* entre autres.

AMF : Quels ont été les professeurs qui vous ont marqué, et pourquoi ? Que reprenez-vous d'eux ?

Yvon Bourrel : Un de mes professeurs de solfège, qui s'appelait Clavier (un nom prédestiné sans doute...) était strict et rigoureux. C'était l'ancienne méthode (où l'on battait encore la mesure), mais je garde de lui un bon souvenir car il m'a donné, je pense, de bonnes bases de solfège. En piano, je n'ai eu que des femmes comme professeurs. Certaines devaient être trop peu exigeantes étant donné les exécutions parfois approximatives que je me souviens leur avoir présentées. Je n'ai en fait commencé à travailler sérieusement que seul, vers l'âge de dix-sept ans, après mes années au Conservatoire. Ensuite, sur les conseils de Darius Milhaud, j'ai pris des leçons de contrepoint et fugue avec Madame Simone Plé-Caussade, excellente musicienne, alors que, parallèlement, j'apprenais l'harmonie avec Henri Challan, sans grand enthousiasme, au lycée La Fontaine à Paris, où l'on préparait le Certificat d'Aptitude à l'Éducation Musicale. Mais le professeur qui m'a marqué le plus, fut Darius Milhaud. En fait, nous pouvions écrire ce que nous voulions, dans n'importe quel style. Seulement, il avait le sens des proportions, nous conseillait de couper des répétitions, et surtout, j'ai appris de son enseignement la continuité mélodique. Bien sûr, il n'était pas exigeant en ce qui concerne l'harmonie, ce que l'on peut remarquer dans son œuvre, il me semble. Mais il n'aimait pas les « clichés », ni les formules toutes faites. Jean Rivier le remplaçait un an sur deux. J'en garde peu de souvenirs, si ce n'est d'un homme très courtois, un peu distant.

AMF : Quelle a été la première fois où l'on vous a joué en concert, et quelles ont été vos impressions ?

Yvon Bourrel : En 1966, pour la création de ma *Sonate pour saxophone alto et piano*, par Georges Gomdet et Gilbert Mellinger, à Paris. Bien sûr, j'ai ressenti une très vive émotion, et à la fois un malaise, me sentant un peu « nu » devant les auditeurs, et me rendant compte des faiblesses que l'on pouvait trouver dans cette œuvre. J'avais hâte que l'audition soit terminée ! Heureusement, la réaction du public a été favorable.

AMF : Comment concevez-vous la composition ?

Yvon Bourrel : Je m'exprime dans un langage tonal ou modal, c'est tout, celui que j'ai appris, mais avant tout qui me plaît, le mien. Dans la longue traversée du désert que nous avons connue, nous autres musiciens non « contemporains » (d'après Boulez), je n'ai jamais changé de cap, si ce n'est que les rares commandes que j'ai eues m'ont stimulé en ce sens que j'étais presque sûr d'être joué (et encore... certaines commandes n'ont pas abouti...).

AMF : Quel regard portez-vous sur la musique des années 1950 à nos jours ?

Yvon Bourrel : Je trouve que les années 1950 à 1990 environ ont été, en France, épouvantables. Le néo-sérialisme à la Boulez, la musique concrète, Xénakis, Stockhausen, ont été catastrophiques, et cela avec la bénédiction des soi-disant « critiques musicaux », des festivals, de la Radio, des pouvoirs publics, des différents chefs de gouvernement. Heureusement, à l'étranger, il y avait ceux qui pouvaient s'exprimer librement : Britten, Martinů, Jean Françaix en Allemagne (!), parmi les plus connus. Il est vrai qu'ils ne subissaient pas là la dictature de Monsieur Pierre Boulez, comme en France. Et puis, vers 1990, d'autres courants sont enfin arrivés. Certes, tous n'ont pas donné des musiciens de génie, mais, enfin, nous avons été débarrassés de la musique dite « atonale », ou sérielle, ou je ne sais quoi. Beaucoup de jeunes compositeurs ont osé enfin écrire un accord parfait ! Et certains sont doués, comme Connesson, Hersant ou Sebaoun.

AMF : Avec quel(s) compositeur(s) actuel(s) vous sentez-vous le plus d'affinités ?

Yvon Bourrel : Actuel, c'est-à-dire vivant ? Aucun, car je ne suis pas très au fait de tous les courants actuels. Mais j'estime un certain nombre de jeunes, notamment ceux que j'ai cités précédemment.

AMF : Que composez-vous en ce moment ? Qu'aimeriez-vous composer ?

Yvon Bourrel : Je viens de terminer un *Concerto pour violoncelle* (aussi transcrit pour cor) et orchestre à cordes. J'aimerais composer, si on me le proposait, une œuvre pour soliste, chœur et orchestre, ou une opérette.

AMF : Quelles sont vos œuvres préférées et pour quelles raisons ?

Yvon Bourrel : Il y en a beaucoup. C'est difficile de faire un choix : Les *Quatuors* de Beethoven, les opéras de Mozart à partir de *L'Enlèvement au Sérail*, *La Création* de Haydn, certains de ses *Quatuors* et certaines de ses *Symphonies*, presque tout Schubert, les *Kreisleriana* de Schumann et ses *Dichterliebe*, *La Damnation de Faust*, *Benvenuto Cellini* et *Béatrice et Bénédicte* de Berlioz, des œuvres de Chopin, Ravel, Debussy, Fauré, Sibelius, Martinů, il y en aurait trop à citer... Et comment oublier Déodat de Séverac ? Je ne pense pas que l'on puisse dire ce que l'on préfère. Il vaudrait mieux dire ce que l'on déteste, ce serait plus simple : Schoenberg, Webern, Boulez, Xenakis, Stockhausen, Kagel, Berio, entre autres...

AMF : Où puisez-vous votre inspiration ? Comment composez-vous ensuite ?

Yvon Bourrel : Nulle part pour la musique instrumentale ou orchestrale. Dans des poèmes ou textes pour la musique vocale. J'ai écrit sur des poèmes de Nerval, V. Hugo, sur des auteurs du Moyen-Âge et aussi sur des textes de Francis Jammes, auteur plus ou moins méconnu actuellement, mais que j'aime beaucoup.

AMF : Comment définiriez-vous votre musique ?

Yvon Bourrel : D'une façon très humble et très prétentieuse à la fois. Prétentieuse parce que je cite une phrase de Beethoven : « Venue du cœur, puisse-t'elle retourner au cœur ». Ou encore, de Debussy cette fois : « La musique doit humblement chercher à faire plaisir ».



Betty Hovette, pianiste & Yvon Bourrel, compositeur